MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : https://creativecommons.org/

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : DONNER

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue…

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc…).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureu.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

232

vingtième année

Avril 1973

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	50 F	25 F
Etranger	60 F	30 F

Abonnement de soutien : 1 an : 60 F — Etranger : 70 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 4,50 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.
1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postboxs 1305. Oslo. Norvège.
Rik forbundet for sexuellt likaberattigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Mattachine, Mission Street, 693, San-Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A).

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5
C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1973 »
Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600-LUISANT
Dépôt légal 1973. N° 438 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

VINGTIÈME ANNÉE AVRIL 1973

SOMMAIRE

Notre congrès international, par André BAUDRY .. 161

In Memoriam Maurice Escande 164

Louis II ou le royaume du rêve, par Marc DANIEL. 166
Cuba 178

Entre un passé récent et un proche avenir,
par Pierre NEDRA 179

Soleil noir, poème de Pierre BELLIARD 183

Nouvelles d'Italie, par Maurizio BELLOTTI 184

Somerset Maugham et son ami,
par André-Michel CALAS 194

Sexualité et reproduction, par Lucien FARRE (*suite*). 200

Livres :

Louis II de Bavière, de Pierre Combescot 204

La séduction inachevée, de Anne-Marie Huebert 205

MARC DANIEL ANDRE BAUDRY

LES HOMOSEXUELS

Edition Casterman
Collection VIA — Collection de poche

LE LIVRE QUE TOUS LES HOMOPHILES DOIVENT LIRE...

LE LIVRE QUE TOUS LES HOMOPHILES DOIVENT FAIRE LIRE...

ARCADIE SE CHARGE D'EXPÉDIER CET OUVRAGE PARTOUT OU VOUS NE POUVEZ LE FAIRE VOUS-MEME...

Avec frais postaux :

1 livre : 10 F
2 livres : 20 F
3 livres : 29 F
5 livres : 48 F
10 livres : 90 F

Règlement :

ARCADIE — Chèque bancaire ou C.P.P. PARIS 10 664 02

HOMOPHILES :

Faites-vous connaître par les HOMOSEXUELS...

HOMOPHILES :

Enfin la VERITE sur l'homophilie...

NOTRE CONGRÈS INTERNATIONAL

1er novembre - 4 novembe 1973 Paris

Déjà en 1968 nous avions prévu une telle manifestation.

Les collaborateurs d'*Arcadie* se réunirent plusieurs fois pour en choisir le thème, inviter diverses personnalités françaises et étrangères.

Il était prévu pour novembre 1968.

Mai 1968 stoppa nos préparatifs... La situation était telle — souvenons-nous — que nous ne pouvions envisager de tenir de telles assises en novembre. Nous abandonnâmes.

Cinq ans ont passé. Nous avons repris cette idée, et c'est pourquoi nous confirmons ce qui fut dit à notre banquet de novembre 1972, ce congrès aura lieu à Paris, au siège d'*Arcadie*, du 1er au 4 novembre inclus.

MM. Marc Daniel, André-Claude Desmon et Jacques Valli sont très spécialement chargés de toute cette organisation.

Au cours d'une première réunion il a été surtout décidé de retenir le *thème* de ce colloque international.

Nous ne voulions pas — bien sûr — de thème médical — assez de psychanalyse ! — Nous ne voulions pas de thème tellement philosophique — abstrait — que cette grande réunion serait restée compréhensible uniquement à quelques grands esprits qui jonglent seulement avec des idées et des absolus.

Le thème retenu est donc simple, concret, direct, il concerne l'essentiel de la vie des homophiles français et de beaucoup d'autres pays...

« *Un homosexuel peut-il vivre à visage découvert ?* »

C'est le grand problème de l'heure.

C'est cette clandestinité — on ne le sait que trop — qui empêche nombre d'homophiles de vivre dans la joie et le bonheur, dans la sécurité et l'efficacité...

Se cacher... se camoufler... Si on savait... (famille — uni-

versité — usine ou bureau — syndicat ou église — la vie quotidienne...).

Cela dépend de nous, les homophiles.

Cela dépend des autres.

C'est sur ce thème que nous réfléchirons quatre jours durant au cours de conférences magistrales, dans des commissions de travail.

Des personnalités françaises et étrangères vont être invitées par *Arcadie* pour participer à ce colloque officiel.

Il leur sera autant demandé de donner un exposé public que de participer à ces groupes de réflexion.

En séance de clôture nous espérons que se dégageront quelques idées maîtresses qui seront — au fil des mois à venir — mises en pratique.

Le Congrès sera ouvert à tous les Arcadiens et à toutes les Arcadiennes de France et de l'Etranger.

Nous inviterons les organisations homophiles étrangères avec lesquelles nous entretenons des rapports d'amitié et dont les objectifs et la tactique sont semblables à ceux d'*Arcadie*.

Naturellement la Presse française et étrangère sera invitée à participer à tous ces divers travaux, et nous espérons qu'elle répondra nombreuse.

Voilà donc le grand projet immédiat.

Nous aurons l'occasion de revenir sur les modalités pratiques de participation à ce colloque, et de donner plus tard un programme précis de toutes les manifestations qui s'articuleront autour de ces travaux (grand banquet traditionnel — création d'une pièce de théâtre à caractère entièrement homophile — etc...).

Que les Arcadiens et les Arcadiennes réservent dès à présent ces journées pour participer, nombreux, à ces assises officielles et internationales de l'homophilie.

Nous sommes habitués depuis des mois à être submergés de nouvelles touchant à la vie sentimentale et sexuelle — éducation sexuelle à l'école — contraception et avortement — à l'occasion : homophilie.

Ce n'est pas parce que Mme Baudrier nous dit qu'il n'a jamais été dans les intentions de l'O.R.T.F. de programmer l'émission suisse réalisée en partie avec *Arcadie* et achetée par cette même télévision que l'homophilie n'est pas au cœur de bien des débats, des discussions, des tentatives ridicules de récupération par tel ou tel parti ou organisme...

Les homophiles groupés en *Arcadie* tiennent à leur liberté, inféodés à personne, ils feront entendre leur voix, à leur façon, comme déjà, bien souvent, ils l'ont fait. Et ils savent qu'au bout de la route, ce sont eux qui seront écoutés parce qu'ils parlent un langage de raison, fait d'objectivité et de lucidité.

Ils savent que l'opinion publique française est très éloignée des problèmes de l'homosexualité — personne ne le leur présentant — (sauf pour des scandales de divers ordres), ils savent pourtant qu'elle pourrait — comme celle de Hollande ou d'Angleterre ou d'Allemagne — s'intéresser à ce qui est si près d'elle : quelle est donc la famille française qui n'a pas un homophile en son sein ?

C'est bien pourquoi... l'homophile à visage découvert, c'est ce que chacun de nous doit pouvoir être — sereinement — demain.

Depuis vingt ans *Arcadie* travaille pour voir se lever ce jour.

C'est ce que notre livre *Les Homosexuels* proclame..., c'est pourquoi vous le faites lire autour de vous...

C'est pourquoi vous soutenez *Arcadie* et que demain, vous serez autour d'elle, à ce grand congrès international.

ANDRÉ BAUDRY.

ROGER PEYREFITTE

UN MUSÉE DE L'AMOUR

Un livre rare, d'une beauté convaincante..., illustrée de tous les objets d'art que possède Roger Peyrefitte... Une collection unique d'objets érotiques...

Ed. du Rocher — 190 p. — 46 F

IN MEMORIAM

MAURICE ESCANDE

Il fut des nôtres dès janvier 1954.

Il fut des nôtres jusqu'à son dernier souffle.

De Sociétaire à la Comédie-Française, il en était devenu le Doyen, puis l'Administrateur général.

La gloire, les honneurs, les responsabilités..., il restait Arcadien.

Combien sont à son image ?

Dès janvier 1954...

Ce que serait *Arcadie ?*

Hésiter ? tervigerser ? bouder ce mouvement ? le snober ? le critiquer ? chercher à le détruire ?

Demeurer dans la clandestinité..., vivre dans la crainte et la peur... Maurice Escande n'hésita pas.

C'était son courage, c'était sa vie.

En présidant notre grand rassemblement annuel, en novembre 1970, alors qu'il venait de quitter le Français mais venait d'être nommé Administrateur général honoraire de la Comédie-Française et de recevoir les félicitations du Gouvernement, il nous contait son entrevue avec le Général de Gaulle, alors Président de la République, au moment où le Conseil des Ministres le nommait à la tête de notre première scène : « Mais vous savez, mon Général, on dit que je suis homosexuel, et c'est vrai, et vous maintenez votre décision ? »

On sait que le Général de Gaulle le félicita un peu plus tard, lors d'une grande réception officielle à l'Elysée et à laquelle Maurice Escande participait...

« Alors que bien des choses ne vont pas comme elles devraient aller, je me félicite de constater que la Comédie-Française est l'une des institutions qui fonctionnent le mieux à l'heure présente. »

Très cher Maurice Escande ! J'ai eu la joie et le privilège

de vous rencontrer plusieurs fois, en votre bureau du Français... ou pour dîner ensemble, en Amis, seuls...

Que ne m'avez-vous dit ? que ne m'avez-vous raconté ? Votre vie d'homophile il y a soixante ans, avant hier, hier, aujourd'hui.

Ce long et merveilleux voyage que vous avez parcouru avec quelle dignité, avec quelle force de caractère...

Je vous revois dans votre chambre de clinique, malade, récemment opéré, vivant parmi les fleurs venant de toutes parts, et votre intelligence toujours vive, aux aguets..., votre cœur incommensurablement bon, et bon... et trop bon.

Un journaliste écrivait le soir de votre mort : *L'intelligence du cœur...*

Tous ceux qui vous ont approché n'ont connu de vous que ce sourire devant la vie, même quand elle est atroce, injuste, triste...

Et voici que vous nous quittez, emportant avec vous des parcelles des grands héros de nos tragédies et de nos comédies... Et voici que vous nous quittez, emportant avec vous une parcelle de la terre d'*Arcadie*...

Demeurez parmi ces grandes figures.

Demeurez en notre cœur et en notre âme.

Arcadie vous a trop admiré pour votre superbe courage, votre discrétion et votre dignité, pour ne pas vous pleurer aujourd'hui... mais pour ne pas se réjouir aussi au plus profond d'elle-même de savoir que dans cette éternité arcadienne vous êtes et demeurez avec tous les Arcadiens et toutes les Arcadiennes du monde.

André BAUDRY.

LOUIS II

OU LE ROYAUME DU RÊVE

par MARC DANIEL.

Louis II est à la mode : l'actualité le prouve surabondamment. Non pas Louis II de France, pauvre roitelet carolingien perdu dans la nuit du lointain Moyen Age et, qui plus est, affligé du surnom de « Bègue », qui est tout ce qui reste de lui ; mais Louis II de Wittelsbach, le beau, le triste, le romantique, le malheureux roi de Bavière, dont les châteaux de rêve hantent l'horizon des Alpes munichoises et dont la destinée hors série n'a cessé, depuis sa mort énigmatique, d'alimenter l'imagination des historiens, des romanciers et des artistes.

Il n'est certes pas un inconnu pour les lecteurs d'*Arcadie*, car nombreuses sont les allusions qui ont été faites à son sujet dans les dix-neuf années de notre revue ; mais puisque, coup sur coup, un livre (1) et un film (2) le mettent au premier plan de l'actualité, le moment nous a semblé opportun pour évoquer ici la destinée du plus pathétique des homophiles couronnés — du seul, peut-être, qui ait su être vraiment populaire en tant que souverain, mais qui ne réussit jamais à accepter le monde où la naissance l'avait placé et où sa nature faisait de lui un étranger.

*
**

La Bavière, aujourd'hui simple *Land* de l'Allemagne fédérale, fut longtemps un Etat semi-indépendant. Depuis le XII[e] siècle, elle appartint à la famille de Wittelsbach,

(1) Pierre Combescot : *Louis II de Bavière.* Voir *Arcadie*, ci-dessous, p. 204.

(2) *Ludwig* ou *Le Crépuscule des Dieux*, de Luchino Visconti.

qui se trouve donc être une des plus anciennes dynasties d'Europe. Napoléon, pour récompenser le duc Maximilien de son alliance contre l'Autriche, lui donna le titre de roi, qu'il conserva (par un assez joli tour de passe-passe diplomatique) après la chute de son protecteur. Etat catholique, conservateur, traditionnaliste, avec une capitale un peu provinciale — Munich — et un style de vie modeste, qui ne demandait rien d'autre que la tranquillité et ne détestait rien tant que l'aventure : aussi bien, les Jésuites y veillaient, qui tenaient solidement en mains l'enseignement et l'administration.

Dans ces conditions, le successeur de Maximilien, Louis Ier, monté sur le trône en 1825, était destiné à faire scandale. Grand amateur d'art grec, romain et italien, plus à l'aise en Italie qu'au nord des Alpes, il voulait transformer Munich en une nouvelle Florence ou une nouvelle Athènes, tout en préférant la compagnie de la danseuse irlandaise (soi-disant espagnole) Lola Montès à celle des Jésuites et des buveurs de bière. Vaste programme, mais sans espoir. Après quelques émeutes savamment organisées on devine par qui il fut réduit à abdiquer et à se retirer en Italie, laissant la couronne à son fils Maximilien II qui, lui, régna sagement, sans se faire remarquer. On allait bien se rattraper au règne suivant ! Car le règne suivant, c'est celui de Louis II...

Les Wittelsbach étaient, nous l'avons dit, une très ancienne famille ; et les anciennes familles, chacun sait cela, ont parfois des rejetons un peu inattendus. Celle-là ne faisait pas exception. Déjà au cours des âges, plusieurs Princes de Bavière s'étaient rendus célèbres par leurs excentricités. Et puis le jeu des mariages princiers réservait des surprises. La femme de Maximilien II, la reine Marie, était une Hohenzollern, qui portait l'hérédité des familles de Hesse-Darmstadt et de Prusse, dont plusieurs membres avaient donné, au cours des générations précédentes, des signes évidents de dérangement mental. Elle était aussi la petite-nièce du roi de Prusse Frédéric II, l'ami de Voltaire, dont on sait qu'il préférait la compagnie de ses grenadiers à celle des dames de sa cour, et dont le frère fut aussi ouvertement homophile que lui.

L'enfant né du couple royal de Bavière avait donc de qui tenir. Il naquit en 1845, au château de Nymphenbourg, qui offre encore aujourd'hui, intact, dans la banlieue de Munich, le décor délicat de ses jardins, de ses fontaines, de

ses rocailles et de ses salons dorés. Mais Maximilien II n'était pas homme à goûter le charme de ce cadre. Il avait, sur l'éducation des princes, des idées à l'ancienne mode : sévérité et rigueur étaient ses mots d'ordre. C'était un homme austère, de haute valeur intellectuelle, passionné de philosophie stoïcienne, mais sans fantaisie. A ses yeux, il s'agissait surtout de former un futur roi : donc toute l'éducation donnée à Louis fut conçue pour lui conférer une haute idée de sa responsabilité et de sa grandeur. La reine Marie, d'ailleurs charmante, ne semble pas avoir joué un grand rôle dans la formation de son fils. Ce genre d'éducation est dangereux ; il produit soit des héros, soit des révoltés. Le malheur de Louis II fut de ne pas être l'un sans oser pourtant être l'autre.

Les premières années du petit prince furent confiées à une gouvernante, la comtesse Von Menhaus, que le petit garçon aima profondément, et à laquelle il fut arraché sans ménagements lorsqu'il atteignit l'âge de neuf ans : on ne craignait pas, en ce temps, de « traumatiser » les enfants.

Le précepteur qui eut désormais la charge du jeune prince était un Français, le comte de La Rosée, homme rigide et autoritaire, qui entreprit aussitôt d'imposer à son élève une discipline de fer, avec des exercices physiques nombreux et un minimum de distractions. Louis réagit mal ; il n'aimait pas la contrainte, piquait des colères, prétendait n'en faire qu'à sa tête. Très vite, il fit comme la plupart des enfants en pareil cas : il cessa de s'intéresser à ses leçons, se réfugia dans la rêverie et la lecture, devint un adolescent renfermé et timide, avec des accès d'autoritarisme qui inquiétaient son père. Un jour, le Dr Gretl, médecin de la famille royale, s'aperçut qu'il avait de « mauvaises habitudes » au lit. Quel drame, en ce siècle puritain ! On lui fit subir des bains froids, dont le seul résultat fut de lui donner des migraines. La destinée du futur roi de Bavière s'annonçait mal.

Avec la puberté, évolution à vue : Louis devient coquet. Il se parfume au chypre, affectionne la soie et le velours, se pare de bijoux. En même temps il découvre l'ivresse de la musique, et a la révélation de Wagner — un musicien « ultra-moderne » alors — en entendant *Lohengrin* et *Tannhauser* au théâtre de la Cour : cette date devait marquer dans sa vie.

Enfin, à dix-huit ans, il atteint l'âge de la majorité (nous avons fait des progrès depuis : en notre siècle, il lui aurait

fallu attendre encore trois ans — en France du moins). Cela ne change pas grand-chose à sa vie, sauf qu'il a désormais des obligations protocolaires, présider des cérémonies, participer à des banquets, donner des audiences, toutes choses qu'il déteste et qu'il fuit le plus possible. Il commence à se faire une réputation de « sauvage ». On ne le voit guère le jour : il préfère sortir la nuit, en carrosse fermé précédé de porteurs de torches, étrange procession que les paysans des campagnes bavaroises contemplent avec stupéfaction et un rien d'inquiétude.

Le 10 mars 1864, le roi Maximilien II mourait. Et le jeune « prince des clairs de lune », le mystérieux et timide adolescent, devenait le roi Louis II. Un trône, une couronne, un règne, c'était beaucoup pour un rêveur qui n'aimait pas le contact des réalités...

*
**

De leur nouveau roi, les Bavarois savaient surtout une chose : il était beau, romantique, infiniment séduisant. Blond, les yeux bleus au regard insondable, de haute taille, il avait assez l'allure de ces héros wagnériens que, dès alors, il aimait plus que tout. Rien ne pouvait plaire davantage aux Allemands, peuple romantique s'il en fut, malgré M. de Bismarck qui, justement à cette époque..., mais ceci est une autre histoire que nous évoquerons en son temps.

Un roi de dix-huit ans a un devoir qui prime tous les autres : celui de se marier. Cela a toujours été vrai, à toutes les époques. Toute l'Europe se préoccupa donc de donner une reine à la Bavière ; la beauté du jeune souverain ajoutait à la chose un côté « courrier du cœur » auquel les lectrices des *France-Dimanche* d'alors étaient à coup sûr fort sensibles.

Malheureusement, ce que les lectrices de ces journaux et le public bavarois ignoraient, c'est que Louis n'avait aucune envie de se marier. Jusqu'à présent, son cœur ne s'était ému que trois fois — mais jamais pour une princesse, ni même pour une bergère. La première fois, c'était pour son cousin, le duc Charles-Théodore, surnommé Gackl. Puis ce fut pour Paul de Taxis, son aide de camp, un beau militaire de deux ans plus âgé que lui, avec qui il échangeait des billets où ils s'appelaient « Mon cher ange », « Mon ange adoré »... Les ministres finirent par imposer le départ du trop cher ami du prince. Mais à

quelque temps de là, au cours d'une promenade en montagne, Louis tomba en admiration devant un jeune ouvrier torse nu qui sciait des planches. Il le fit photographier pour faire reproduire son beau visage sur une coupe de porcelaine... Tout cela n'était pas très encourageant pour la future reine de Bavière.

En fait, aussitôt devenu roi, Louis n'eut rien de plus pressé que de réaliser un rêve caressé de longue date : faire venir à Munich Richard Wagner, le musicien tant admiré.

Wagner, à cette époque, a cinquante ans. Ce n'est certes ni un Adonis ni un adolescent. Musicien d'avant-garde, critiqué par les uns, encensé par les autres, il a une vie difficile, avec des soucis d'argent, des projets qu'il n'arrive pas à réaliser. L'invitation du jeune roi de Bavière tombe donc à point ; il s'empresse d'accepter et accourt à Munich.

Pour Louis, c'est l'éblouissement. Lohengrin, Tannhauser, Parsifal, ses héros préférés, sont là, à sa disposition, à portée de sa main. Il couvre Wagner de faveurs, de marques d'affection, d'or aussi. Ils passent ensemble des journées, des nuits entières à faire de la musique, à s'enivrer de littérature et de philosophie romantique. Wagner, bien qu'amateur de femmes, est sensible à la beauté du souverain. « Notre rencontre a été une grande scène d'amour », écrit-il à une amie. « Une vraie affaire de cœur. » Rien d'ouvertement sexuel, sans doute, dans cette passion toute cérébrale ; mais à Munich, à la Cour, on commence à murmurer. On n'apprécie pas que le roi s'enferme en permanence avec cet étranger (Wagner est Saxon) et lui donne tant d'argent. Wagner, il faut l'avouer, ne fait rien pour désarmer l'opposition : il affiche un luxe insensé, bijoux, brocarts, fourrures, parfums de prix. Il se rattrape des années de pauvreté ; mais trop est trop. Pour les Bavarois, c'est l'affaire Lola Montès qui recommence, en pire : on appelle Wagner « Lolus ». Les ministres font des remontrances au roi ; et un jour, la foule siffle le souverain au passage de son carrosse.

Le pauvre Louis II n'a rien d'un héros : pour lui, le contact des réalités est toujours comme le bris d'un miroir. Il abandonne aussitôt Wagner, qui doit quitter la Bavière. Mais désormais c'en est fini de la lune de miel entre Louis et son peuple : le roi fuira Munich et vivra, loin de la ville, dans des châteaux isolés au cœur des forêts et des montagnes.

*
**

Richard Wagner parti, le moment semblait venu pour marier le jeune souverain. On y songeait beaucoup autour de lui. Une personne surtout y pensait : la duchesse Ludovica, sa lointaine cousine, mère de plusieurs filles dont une avait déjà épousé le roi de Naples, et une autre l'empereur d'Autriche — c'est la fameuse impératrice Elisabeth, la *Sissi* des films et des romans, celle qui devait mourir assassinée à Genève — ; avoir une reine de Bavière dans la même famille aurait été un assez joli triplé, dont la duchesse Ludovica rêvait d'autant plus qu'elle avait (qui n'en a pas ?) des ennuis d'argent.

La future prétendue s'appelait Sophie. Jolie, gaie, artiste : Louis avait de l'affection pour elle. L'idée de l'épouser lui plut d'abord. Avec son imagination débordante, il se vit aussitôt dans le rôle de l'amoureux romantique. Sophie fut accablée de gerbes de roses apportées en pleine nuit par des messagers bottés, de promenades au clair de lune sur le lac de Starnberg, de lettres enflammées. Seule Elisabeth gardait les yeux ouverts : « ce n'est pas un mariage de raison, c'est un mariage d'illusion », disait-elle en privé. Il est vrai que Louis faisait à sa fiancée une cour bien littéraire : il l'appelait Elsa, Iseult, Eva, Brunehilde..., tout le répertoire wagnérien y passait. De la réalité, pas question.

Pendant ce temps, les préparatifs officiels allaient bon train ; la duchesse Ludovica y veillait. Toutes les cours d'Europe envoyaient leurs félicitations ; les carrosses d'apparat étaient prêts ; les couturiers brodaient des kilomètres de velours et de brocarts ; le mariage est fixé à septembre 1867. On procède même, fin août, à une répétition générale du cortège... mais, au pied du mur, Louis hésite. Il repousse la date de la cérémonie sous divers prétextes. Finalement, le père de Sophie exige un engagement ferme. Louis estime la lettre insolente et en prend prétexte pour annuler les fiançailles. Ouf ! On ne l'y reprendra plus. Les Arcadiens comprendront facilement son attitude ; mais elle fut sévèrement jugée en Bavière et dans le reste de l'Europe. Sophie fit figure de victime — ce qui était d'ailleurs exact. Un peu plus tard, elle épousa le duc d'Alençon, petit-fils de Louis-Philippe. Elle devait mourir brûlée vive, trente ans plus tard, dans l'incendie du Bazar de la Charité. Qui sait quel aurait été son destin, et celui de Louis II, si elle était devenue reine de Bavière ?

*
**

Quoi qu'il en soit, une fois sorti du pas difficile où il s'était mis, le roi ne devait jamais plus parler de mariage ; et chose remarquable, personne n'en parla plus non plus à son sujet. Sa réputation de misogyne était dès lors bien établie. Une Dame française qui, un jour, à Paris — au cours d'un des rares voyages qu'il fit à l'étranger — voulut tenter de le séduire, en fit l'expérience : il lui déclara froidement qu'il n'aimait les femmes que sous la forme de statues de marbre. L'anecdote fit le tour de Paris et, dit-on, divertit l'impératrice Eugénie. Une autre fois, une cantatrice qui, comptant peut-être sur le prestige wagnérien de son art, avait eu l'idée de tomber à l'eau (dans un bassin du palais) en présence du roi, pensant que celui-ci allait s'élancer galamment pour la sauver et... qui sait ? eut l'humiliation de voir le roi se précipiter... vers la sonnette pour appeler un valet de pied.

En réalité, la nature de Louis était fixée depuis longtemps de façon irréversible. Malgré les bains froids du Dr Gretl, il avait toujours continué les pratiques solitaires, non sans un terrible sentiment de culpabilité. Son carnet intime en porte des témoignages pathétiques. Après des journées et des semaines de bonnes résolutions, il « retombait », honteux, dégoûté de lui-même ; malheureuse victime, parmi tant d'autres, d'une éducation culpabilisante imbécile qui n'a, hélas, pas entièrement disparu de nos jours.

Après Paul de Taxis, il avait passé quelque temps sans éprouver de grande passion masculine. Mais tout allait changer avec l'entrée en scène de Richard Hornig.

Richard Hornig était un jeune écuyer de vingt-sept ans, lorsque Louis le vit pour la première fois lui présenter un cheval. Magnifique garçon blond, au teint coloré, aux yeux bleus, athlétique : le roi fut ébloui. En quelques semaines, Richard (un autre Richard — nom prédestiné pour Louis) devint l'ami intime, le favori, l'indispensable, l'inséparable. Il accompagne le souverain à Paris pour son voyage « incognito » en 1867. Il devait lui rester fidèle pendant vingt ans, jusqu'à sa mort.

Puis d'autres passions occupèrent le cœur de Louis, sans que son amitié pour Hornig en souffrît apparemment. Ce furent successivement Varicourt, un jeune gentilhomme d'origine française, à qui le roi écrit qu'il « règne sur son âme » ; l'acteur Joseph Kainz, avec qui il fit une escapade sentimentale en Suisse ; puis bien d'autres, des bûcherons-

des paysans, tous identifiés à Lohengrin, à Parsifal, à Tristan, de plus en plus irréels à mesure que l'esprit du roi perdait le contact avec la réalité, de plus en plus transparents à ses yeux, tandis que l'Histoire tournait...

Car l'Histoire tournait.

*
**

En 1866, deux ans après l'accession de Louis au trône, la Prusse de Bismarck écrasait l'Autriche, alliée de la Bavière. La Prusse devenait l'arbitre de l'Allemagne. Quatre ans plus tard, c'était au tour de la France de Napoléon III d'être vaincue. Dans tout cela la Bavière fait pâle figure. Louis II sait qu'il ne peut empêcher les destinées de s'accomplir : alors il préfère prendre les devants, se résout à proposer de donner au roi de Prusse Guillaume le titre d'Empereur d'Allemagne. Désormais la Bavière n'est plus qu'un royaume pour rire, un Etat vassal, avec un roi sans initiative sur le plan international. De tout cela Louis II ne conserva qu'une durable antipathie pour le fils de l'Empereur Guillaume, une certaine admiration inquiète pour Bismarck, et la ferme volonté de ne jamais plus se mêler de politique.

Alors commence pour lui une période étrange — un long rêve dont il ne devait se réveiller que devant la mort. Puisque l'Allemagne du XIX^e^ siècle est si décevante, il vivra désormais *ailleurs* — dans l'Europe du Moyen Age, dans la Byzance impériale, dans la France de Louis XIV, dans la légende wagnérienne, dans l'Italie de la Renaissance. Et comme il est roi, dans un pays paisible, il va lui être donné de vivre son rêve non pas seulement en esprit, mais matériellement, en grandeur naturelle.

Tout d'abord, il lui faut un décor. Des décors. Tous les efforts du roi vont porter sur leur mise en place. D'abord, il embellit le palais de Munich en y créant un jardin d'hiver féerique que décorent un village hindou, un Alhambra en miniature, un bassin, une forêt.

Puis, ébloui par Versailles et Trianon qu'il a visités en 1867, il fait construire un château sur le domaine de Linderhof, « cantique d'or et de soie dédié à la mémoire des rois de France » : imitation ampoulée de Trianon, mais avec une surcharge de dorures, de marbres, de cristaux, de lapis-lazuli, de damas, qui a quelque chose d'étouffant. Une grotte, dans le parc, reconstituait, « au naturel », le décor de la grotte de Vénus dans *Tannhauser*. Et un pavillon mauresque permettait des évasions vers d'autres horizons

le jour où Louis se prenait pour le Calife des *Mille et une Nuits.*

Le Moyen Age, revu et corrigé par Wagner, continuait à travailler l'imagination royale. Le château familial de Hohenschwangau, malgré son bric à brac médiéval, ne suffisait pas à combler Louis II. qui le trouvait trop bourgeois. A partir de 1869, il entreprend la construction du plus extraordinaire château de conte de fée, Neuschwanstein, perché sur un rocher à pic au milieu des forêts et des lacs des Alpes, hérissé de tourelles et de clochetons aigus, avec une salle du trône en forme de chapelle byzantine (Louis n'en est pas à un anachronisme près), une chambre à coucher en style gothique flamboyant, et partout, obsédants, les mythes wagnériens, le cygne, des chevaliers en armure, les Niebelungen, les Maîtres Chanteurs...

Neuschwanstein ne sera terminé qu'en 1889 (et encore, pas tout à fait), mais, dans l'intervalle, une autre fantaisie royale avait fait surgir dans une île du lac de Chiemsee une réplique « agrandie » du Palais de Versailles, avec une Galerie des Glaces un peu plus longue que l'original, et des kilomètres de lustres en cristal, de torchères en bronze doré, de tentures en brocart, en soie de Lyon et en velours de Gênes... Louis II ne devait y venir qu'une seule fois.

Ces coûteuses fantaisies, qui font aujourd'hui la joie des touristes et les délices de Luchino Visconti, n'amusaient guère, on s'en doute, le bon peuple bavarois, qui payait la note.

Si encore il avait pu profiter de son roi ! Mais celui-ci s'enfermait décidément, de plus en plus dans la solitude et la neurasthénie. Très vite, sa légendaire beauté avait disparu. Il s'était épaissi, ses cheveux étaient clairsemés, son beau regard bleu était devenu tragique, inquiétant.

On commençait à citer des anecdotes troublantes. Il était sujet à des accès de colère puérile, menaçant de faire pendre, ou écarteler pour lèse-majesté, un valet coupable d'avoir laissé tomber un verre en sa présence. Il plaisantait, bien sûr : mais il est dangereux pour un roi de plaisanter ainsi. Un autre jour, il refuse d'entendre prononcer le nom d'un domestique dont la laideur lui a déplu : il faut désormais le désigner par un simple numéro.

Sa tendance à vivre dans un monde imaginaire prend des proportions décidément alarmantes. Le soir, il fait dresser

une table dont les convives s'appellent Louis XIV, Marie-Antoinette, Diane de Poitiers... et il dîne seul, faisant la conversation avec les chaises vides. Les valets de pied ont beau avoir le loyalisme monarchique chevillé au corps, leur respect pour le roi est mis à rude épreuve.

Ses promenades nocturnes, en traîneau ou en carrosse, à la lumière des torches, deviennent la fable de l'Europe. Il exige qu'on lui parle à genoux, qu'on ferme les yeux en sa présence par respect pour sa majesté de « roi-soleil ». Il se fait jouer les opéras de Wagner pour lui seul, en pleine nuit, dans un opéra désert. Tout cela, répété, amplifié, donne des armes à ses ennemis.

*
**

Car Louis II a des ennemis. Ses plaisanteries ont blessé plus d'un ministre ou d'un haut dignitaire, qu'il fait attendre des heures, debout dans son antichambre. Certaines de ses fantaisies dépassent vraiment les bornes : un valet fouetté jusqu'au sang pour une peccadille, cela finit par se savoir même dans un pays aussi loyaliste que la Bavière. Quant à la bourgeoisie de Munich, elle renâcle à payer pour entretenir les prodigalités royales. Enfin les princes Liutpold et Louis, ses oncle et cousin, tremblent pour l'avenir de la monarchie bavaroise. Le bon peuple, seul, reste fidèle au prince charmant d'autrefois ; mais ce n'est pas lui qui va décider de l'issue du drame.

Le drame se joue d'abord dans l'esprit du roi. Depuis 1870 environ, il n'a plus le contact avec le monde qui l'entoure. Longtemps, il s'en est rendu compte, « non sans horreur » comme l'écrit une de ses rares amies, la princesse Ney ; mais peu à peu il cesse d'en avoir conscience. Vers 1875, il est devenu presque obèse, souffre d'insomnies et de cauchemars, se drogue au chloral, refuse de parler à ses serviteurs, correspond avec eux par des billets glissés sous les portes. A partir de 1879, il ne quitte plus ses châteaux des montagnes. Le seul qui réussisse à établir encore le contact avec lui est Hornig, mais même ses brèves relations sexuelles avec de jeunes paysans ou ouvriers n'arrivent plus à briser le mur de verre qui le sépare du monde. Pis encore : une inquiétante évolution s'esquisse vers une folie sadique, qui inquiète l'entourage du roi. On parle de scènes de flagellation, de tortures, d'orgies nocturnes dans le calme

des châteaux gothiques... Racontars sans doute, mais peut-être pas totalement sans fondement.

L'état mental du roi de Bavière devenait la fable de l'Europe. Pourtant, en 1884, un médecin aliéniste, le Dr Karl, introduit auprès de lui comme oculiste, constata que son intelligence était intacte. Etait-il donc un simulateur ? ou était-il atteint de folie intermittente ? Selon le Dr Robin, qui a étudié son cas en psychiatre, c'est un cas typique de *schizophrénie* — de « dédoublement de la personnalité ». Dans une telle maladie, les manifestations de démence peuvent exister en même temps que des preuves de parfaite lucidité. Les lettres écrites par Louis II à cette époque témoignent de l'exactitude du diagnostic : les unes sont d'un fou, les autres d'un homme en pleine possession de son esprit.

Mais il avait fourni trop de prétextes à ses ennemis pour agir. En juin 1886, alors que la situation du Trésor devient désespérée (tant de millions engloutis dans les châteaux de rêve !...), le gouvernement décide d'en finir. Des témoignages sont recueillis — y compris ceux d'anciens amis du roi que celui-ci a comblés de bienfaits : il faut des Judas à tout calvaire — et une commission est nommée en secret, avec l'accord du prince Liutpold, avec mission d'aller annoncer au roi sa déchéance et son internement. Mais l'affaire tourne court : Louis est alors à Hohenschwangau, et lorsque les membres de la commission arrivent, en pleine nuit, les gardes du château refusent de les laisser entrer : ils n'ont pas d'ordres ! Les paysans des environs, alertés, accourent pour défendre leur roi. Louis, qui est seul dans sa salle du trône brillamment illuminée, s'indigne de la trahison. Il ordonne d'arrêter les impudents qui sont venus pour le détrôner — et, chose incroyable, l'ordre est exécuté ! Il ordonne aussi de les exécuter pour lèse-majesté, et ils n'en mènent pas large...

Mais l'un d'entre eux s'est échappé, a galopé jusqu'à Munich, et revient avec une proclamation des Chambres confiant la régence au prince Liutpold et un ordre d'internement de Louis II en bonne et due forme. La roue tourne. A l'aube, Louis tente de résister, d'alerter l'Europe, d'appeler ses fidèles à le défendre ; mais déjà le Régent Liutpold tient le pays en mains. Et le 11 juin au matin, le roi déchu est arrêté par surprise dans l'escalier du château.

La suite — la fin — est rapide comme un film policier. Louis monte dans une voiture, malgré ses protestations. Il s'indigne surtout — et ce fait contribuera à troubler les historiens jusqu'à nos jours — qu'on l'ait condamné, détrôné, interné sans examen médical, sans même une conversation avec lui. Il dénonce le complot, affirme qu'on veut se débarrasser de lui. Puis il se calme.

On l'emmène au château de Berg, au bord du lac de Starnberg, qu'on a hâtivement transformé en prison, avec des palissades, des guichets d'observation. Un médecin aliéniste, le Dr Gudden, l'accompagne. Il est satisfait de son patient qui se montre, sa première colère passée, très détendu et presque gai.

Le lendemain est le dimanche de la Pentecôte. Il fait chaud, un temps d'orage. L'ex-roi déclare qu'il a envie de se promener. Le médecin part avec lui dans les allées du parc.

Ils ne reviendront pas. Le soir venu, inquiets de ne pas les voir rentrer, les infirmiers et les gendarmes fouillent le lac et repêchent les deux corps : Louis en chemise, le Dr Gudden en redingote, le visage marqué de griffures et l'œil poché !

On ne saura jamais ce qui s'est passé ce soir-là au bord du Starnberg, Louis a-t-il voulu fuir à la nage (sa cousine Elisabeth, l'impératrice d'Autriche, tient à proximité une voiture prête pour lui faire passer la frontière) ?

A-t-il choisi volontairement la mort, comme seule fin digne de la majesté royale ? A-t-il tout simplement cherché à se venger de Gudden, considéré par lui comme traître à son souverain ?

Quoi qu'il en soit, ce dénouement grandiose était le seul qui convînt à la destinée du plus romantique des rois. On l'imagine mal vieillissant dans la folie, comme devait le faire son frère Othon, qui lui succéda sur le trône de Bavière.

L'eau sombre du lac, les sapins, le ciel d'orage, c'était comme un décor de Wagner. Et qui sait si, au dernier moment, Louis ne vit pas devant lui le cygne de Lohengrin qui l'appelait ?

Tous les homophiles n'ont certes pas une destinée comparable à celle-là. Tous ne fuient pas la réalité, quelque déplaisante qu'elle soit parfois ; mais aucun d'entre eux n'a le droit de refuser sa pitié à cet homme qui fut trop

faible pour sa destinée. S'il n'eût pas été roi, s'il n'eût pas été homophile, il eût peut-être été heureux. Porter à la fois le fardeau de la couronne et le stigmate d'un amour interdit, ce fut trop pour lui. Il n'était pas de la race des héros : mais le royaume sur lequel il choisit de régner, celui du rêve, vaut bien celui de Bavière, même si sa reine s'appelle la Mort.

MARC DANIEL.

CUBA

En février nous disions que le Cameroun promulguait une loi prévoyant des condamnations sévères pour la pratique de l'homosexualité, même contre majeurs consentants.

Cela ne nous étonnera peut-être pas d'apprendre que Cuba prépare des lois semblables et peut-être plus cruelles encore.

La pédérastie avec violence sera simplement punie de la peine de mort !

Quant à l'homosexualité elle vaudra des peines de prison.

Tout cela étant considéré comme des délits « répugnants et dangereux ».

Après l'Espagne, il y a peu, à l'autre extrémité : Cuba.

Pendant ce même temps le Danemark envisage la majorité sexuelle à quatorze ans...

Hier, la Hollande l'abaissait à seize ans... et au Luxembourg elle est à quatorze ans depuis presque toujours...

La France attend ses dix-huit ans comme c'était avant la guerre.

Quel étrange monde !

Et de quel côté — finalement — la balance penchera-t-elle plus volontiers pour que les homophiles du monde entier soient libres ?

LE COMBAT D'ARCADIE

ENTRE UN RÉCENT PASSÉ ET UN PROCHE AVENIR

Avant 1954, avant *Arcadie*, qui donc ouvertement avait pris la défense de la liberté dans les choix sexuels, la liberté, ô combien inoffensive, de l'homosexualité ? qui l'avait défendue ? çà et là... quelques poètes, quelques savants, quelques philosophes, à chercher du côté des U.S.A. (Emerson, Thoreau, Whitmann) ou du côté germanique (Von Platen, Schopenhauer, Hirschfeld) — bien sûr, il y avait eu Fourier (révélé ici par Daniel Guérin), Carpenter (dont Marc Daniel nous a entretenus — N° 16, pages 37-39), il y avait eu Gide (malgré ses maladresses bien excusables) — je ne fais pas ici un palmarès... je n'en ai pas le temps — il y avait eu René Guyon, voir *Arcadie* N°s 2, 3 et 4 (lui, toujours connu aux U.S.A.), il y avait eu Rom Landau (voir *Arcadie* N° 9, page 23), etc..., Georges Portal et son *Protestant*, il y avait eu le journal *Futur*..., tout cela sporadique, fort peu connu..., souvent incertain ou mal exprimé, avec trop de précaution parfois, parfois aussi trop de brutalité, l'intention restant excellente au demeurant, bref des clartés, des certitudes, des programmes que depuis, d'autres et nous (*Gioventù* en 56, *Juventus* en 59-60...) ont pu élaborer. Il est facile aujourd'hui à la revue *Union* — vendue partout et d'ailleurs excellente — de lancer un article de six pages sur la masturbation et un autre de quatre pages sur la fellation (N° 8 de février).

***

Mais à la fin de 1953, c'était la promesse d'une aurore : J'écrirais comme Boileau : « Enfin Malherbe vint... » : ce fut Jean Cocteau.

Il criait en effet la vérité. Ce poète à l'intelligence si

aiguë et précise (qui n'était pas encore académicien et ne le devint que deux plus tard) remit à André Baudry son « message » pour le N° 1 d'*Arcadie*.

Hélas ! bien peu de gens et même bien peu de lecteurs s'en rendirent compte à l'époque... C'était une illumination, un éclair dans la nuit de la bêtise, de la routine, de la tradition imbécile, sur « le crime social qui consiste à punir le singulier au nom du pluriel », sur « cette entreprise — (d'André Baudry) — qui tend à remettre en place ce que l'homme dérange et qui, peut-être, à la longue..., vaincra le désordre, la sottise que son tribunal prend pour l'ordre et la justice », dans ce « vaste mécanisme par quoi la nature s'acharne à maintenir son équilibre ».

Il s'agissait, écrivait Cocteau, de « remonter de force une pente de paresse et répondre à la destruction par la construction, aux ruines par l'ébauche de codes nouveaux ». Il évoquait « ces lois d'économie et de prodigalité dont le règne animal et le végétal nous donnent l'exemple... Car l'immobile n'est point immobile, les plantes gesticulent, la sérénité de la nature n'est qu'une apparence... et tout ce qui respire accepte un rythme que les règles dictées par l'homme détraquent ou s'efforcent de détraquer ».

Il frôlait ainsi l'atroce opposition entre le *minoritaire* — et ce que les hommes appellent couramment le *normal* — qu'ils ont, eux, fabriqué pour leurs pratiques... Bref, c'était, véritablement, un « message » et de haute valeur, et morale et scientifique.

Lorsque Cocteau devint académicien, André Baudry l'en félicita, et cita « ce rigoureux équilibre indispensable, si l'on repousse *l'équilibre conventionnel* », phrase-clé du *Coq et de l'Arlequin* — « formule, ajoutait-il, qui pourrait être celle-là même d'*Arcadie* » (N° 17, pages 5 et 6).

Plus tard, Cocteau nous quitta tous, Arcadiens et confrères, mais l'institution de Richelieu continua : ils se reçoivent les uns les autres — tandis que tel autre se tue — non sans emphase, mais avec un mépris souverain pour la bêtise ambiante de notre société, toujours hésitante entre routine et lumière (voir *Arcadie*, N° 228).

Oui, ce court texte de Jean Cocteau, suivi de ceux des fondateurs d'*Arcadie*... avait été, vraiment, il y a vingt ans, un acte de courage, mais c'était aussi une riche promesse d'avenir. La science, depuis, a confirmé (grâce à des prix Nobel de diverses nations) les vérités de ce message.

Or vingt ans après, que voyons-nous ? Toute une agitation — partie de l'Extrême-Ouest, de Californie, en 67... en faveur de nouvelles formes sociales sur tous les plans, où tant et tant de tabous se sont dilués ou évanouis, aux yeux surtout de la jeunesse, en ce siècle de toutes nos révolutions : atomique, électronique, spatiale, etc..., et sexuelle. Mais, bien sûr, se heurtant à des îlots d'ignorance..., de l'infini des galaxies... jusqu'à nos organes les plus « intimes », dont on traite, aujourd'hui, enfin, en épais volumes de plus de mille pages (je pense à l'admirable *Fonction érotique* du Dr Zwang) et je pense aussi à ces tracts diffusés, sans trop de discernement peut-être, à des lycéens, par le généreux et sympathique Dr Carpentier qui n'a jamais rien voulu que le bonheur de ses malades, de tous ses amis, et de toute la population en définitive. Hargneuses et boîteuses, des forces réactionnaires tentent de le condamner... à quoi ? grands dieux ? pourquoi ? parce qu'il a dit et écrit — en toute pureté — la vérité.

C'est l'affolement général ; dans les vieilles bourgeoisies accrochées au tabous et aux convenances du règne de Victoria, et de cet infernal XIX^e^ siècle, le plus hypocrite qui fût : — (« le stupide XIX^e^ siècle » disait Léon Daudet) — qui en réalité a été moins stupide qu'hypocrite. Nos deux guerres mondiales l'ont éloigné de nous, définitivement, du reste. Mais voilà d'autre part des Etats qui se veulent civilisés (à l'européenne d'avant-hier — tel Cuba, l'Algérie, le Cameroun... — d'autres encore) qui, sous prétexte de se mettre « à l'européenne », c'est-à-dire à la judéo-chrétienne ! — condamnent l'homosexualité ! La confusion risque d'atteindre un comble. Attention !

⁂

En France même, enfin se pose le problème de l'éducation sexuelle, né de ces confusions et de ces leurs d'espoir.

On ne s'était point encore avisé d'apprendre à Caïn et à Abel, à faire des enfants, pas plus du reste qu'à se tuer.

Mais l'un tua l'autre : ce fut le premier western : mais sans professeur. Depuis on a fait beaucoup mieux en horreur, il est vrai, *mais* avec des savants et des professeurs.

Or voici qu'après, non pas sept ou huit mille ans d'histoire, mais quinze ou vingt millions d'années d'humanité approximative (voir le *Courrier de l'Unesco* d'août-sep-

tembre dernier) on va lui apprendre, à ce malheureux « homme », à se multiplier convenablement... !

Tout arrive. « On n'arrête pas le progrès », comme dit le crétin qui s'ébaubit de voir *Concorde 2* survoler l'Aquitaine avec moins de vacarme que *Concorde 1 !*

Bref, on nous annonce sérieusement l'école des procréateurs : cela s'appelle « l'éducation sexuelle » !

Attention, attention ! c'est là que va s'élever, j'espère, le Dr Zwang, le premier qui, en France — après notre Lucien Farre — a proclamé l'extrême valeur de la *fonction érotique* en vue de l'épanouissement de chacun, fille ou garçon.

Si les « professeurs » chargés d'assurer convenablement — la survie de l'humanité (on les attendait depuis quarante millions d'années !) — ne proclament pas nettement, ouvertement, *urbi et orbi,* que tous les humains ne sont pas forcément voués à cette procréation — qu'une importante minorité, variable selon les époques et les lieux, n'a vraiment rien à faire dans cette entreprise procréative (ou procréatrice comme on voudra) mais entend cependant jouer son rôle d'humain, solidaire et fraternel, de tous les autres (procréateurs ou non) et apprécier tous les autres aspects de la vie humaine, aussi bien que tous — ; et qu'ils n'aspirent qu'à jouer le rôle d'un frein, bien léger au reste, dans cette course folle à la multiplication, que redoutaient déjà Malthus, Schopenhauer, Cocteau et quelques autres, si, dis-je, ces professeurs ne proclamaient pas nettement cette situation *de fait* — que l'homme, sans violence folle, ne peut changer — ils seraient des imposteurs et des faussaires, voire des criminels. Parce qu'ils croiraient fabriquer des « normaux » ! — en fait, des « normalisés » ! des « standardisés » ! — comme on dit en construction mécanique — en vérité, des ratés, des malheureux.

Car l'homme n'est pas une mécanique fabriquée, sur modèle « standard » ! « L'unicité de chaque être !... » (Jean Rostand).

*
**

Heureusement, nous apprenons que certains professeurs de philosophie dans leurs lycées, notamment à Paris, ont déjà évoqué la chose avec calme, sérieux et pertinence, auprès de classes fort compréhensives, et sans le moindre

incident. La science, la vérité, la justice, l'humanité... triompheront-elles dans cette « éducation » nouvelle ?

Le problème est posé.

Ou alors, serons-nous cubains ou camerounais ? — au mépris de la vraie civilisation..., celle de Platon, de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Montaigne et d'Einstien ?

PIERRE NEDRA.

SOLEIL NOIR

Le soleil détonne
sur la ville brumeuse,
Nos pas forment les routes
Qui dévident leurs fils.

Le garçon venu d'un autre rivage
Ne peut croire au silence du monde.
Un rai de ciel vrille
L'eau sautillante des jets.
Nos silhouettes se fondent dans ce dédale,
L'univers procède par énigmes,
Le vent se tait dans les serrures,
Et la nuit seule, ronge la clef.

Tu ne peux encercler ma mémoire,
Je sais des sources abandonnées
Le friselis sur ta peau moite,
Une plage brille sous le soleil noir !

PIERRE BELLIARD.

NOUVELLES D'ITALIE

par MAURIZIO BELLOTTI.

LIVRES

Peu de livres à signaler, mais quelques-uns importants. D'Angleterre nous vient la traduction de *Maurice,* publiée par Garzzanti (voir dans le N° 231 d'*Arcadie* le compte rendu de ce roman d'E. M. Forster), ainsi que *Il Tempo degli Angeli* d'Iris Murdoch (édit. Feltrinelli) qui fourmille, de façon typiquement anglaise, d'événements incroyables et de personnages en marge de la morale sexuelle courante, le tout présenté avec une désarmante candeur.

D'Amérique, la réédition de *Jim* de Gore Vidal (édit. Bompiani), qui n'est autre que le fameux *Garçon près de la rivière* (« *The City and the Pillar* ») paru un peu après la guerre. La première édition italienne, publiée par un petit éditeur peu connu, était depuis longtemps introuvable.

Du Chili, un roman assez terrifiant et fascinant, *Il Posto che non hae confini* (« *Le lieu qui n'a point de limites* ») (édit. Bompiani), de José Donoso. Travestis, homosexuels, prostituées, vivent intensément la tristesse de l'existence dans un bordel campagnard pris comme l'image du monde.

De France, rien de spécial pour l'instant, sauf les traductions annoncées de deux œuvres de Roger Peyrefitte, *Manouche* et *Le Musée de l'amour,* ainsi que celle du *Nouveau monde amoureux* de Charles Fourier (édit. Ricci).

La production proprement italienne met à notre disposition un texte d'Alberto Arbasino, plus ou moins tiré d'une pièce de Calderon, *Le prince constant,* traité en style « western-pop » (éd. Rinaudi), et *Amletto* de Giovanni Testori (éd. Rizzoli), qui est une « relecture » de l'*Hamlet* de Shakespeare à la façon lombarde.

A signaler particulièrement un magnifique volume publié chez Rusconi, *Storia Augusta,* qui met à la disposition du

lecteur une série de textes d'historiens latins peu connus où sont racontées en détail les fantaisies et déviations sexuelles des empereurs du Moyen et du Bas-Empire : incroyable !

Dans le domaine des essais et études, un « classique » : *Saint Genêt comédien et martyr,* de Jean-Paul Sartre, qui n'avait jamais été encore publié en Italie (éd. Il Saggiatore).

Bien différent, le *Petit livre rouge des étudiants,* de Soren Hansen et Jesper Jensen (éd. Guaraldi), expose aux jeunes quelques vérités peu courantes sur le sexe, et en particulier sur le fait qu'il est naturel d'éprouver du désir pour un camarade de son sexe. On sait que le *Petit livre rouge* a eu maille à partir avec la justice en France. Il en est de même en Italie, où il a été interdit pour obscénité ; mais finalement les juges l'ont autorisé sans réserves — ce qui fait que, pour la première fois, les jeunes Italiens peuvent lire sous une forme claire et accessible des vérités nécessaires sur la diversité des formes de l'amour et sur la liberté d'aimer.

Marias via Spolato a publié chez Samonà et Savelli un livre intitulé *I Movimenti omosessuali di liberazione,* anthologie des écrits des deux premières années de lutte pour la libération homosexuelle.

Un éditeur inconnu a diffusé *Perché Danimarca ? psicologia di un itinirario* (« *Pourquoi le Danemark ? psychologie d'un itinéraire* »), de Cimatti et Tesio, qui cherche à expliquer les raisons pour lesquelles le pays d'Hamlet est devenu le pays favori des homophiles.

Un ouvrage important à signaler est *Una messa a punto dell' omosessualità* (*Mise au point sur l'homosexualité*), d'Erminis Gius, chez l'éditeur Marietti. Il s'agit en effet d'un gros livre destiné au public ecclésiastique et publié dans une collection de médecine pastorale. L'introduction est de Marc Oraison. Sans pouvoir entrer ici dans le détail (nous espérons qu'il y aura un compte rendu dans *Arcadie*), disons que les conclusions de l'ouvrage se rapprochent de celles de la pastorale hollandaise : « Dieu les aime tels qu'ils sont. » Pour l'Eglise italienne, le progrès est spectaculaire !

Dans un tout autre domaine, il faut citer *Il patto col serpente,* de Mario Praz (éd. Mondadori), intéressant pour l'histoire de la littérature homosexuelle du XIX^e^ siècle.

Et, pour terminer, *La culture underground* de Mario Maffi

(éd. Laterza), où sont abondamment décrits les mouvements « gay » américains, et *La Svolta dell' America* de Gianfrano Piazzesi (éd. Rizzoli) où est étudiée l'évolution de l'attitude américaine face à l'homosexualité.

CINEMA

Rien à signaler, ou du moins rien que des médiocrités : *Riti Segreti ;* Nième documentaire érotico-exotique sur les bizarreries sexuelles à travers le monde de G. Cangini ; *Metti lo diavolo tuo ne lo mio inferno* (« *Mets ton diable dans mon enfer* », quel titre !) de B. Albertini, Nième recueil d'anecdotes érotico-médiévales à la suite du *Décaméron* de Pasolini ; *Fratello Homo, Sorella Bona* de Mario Lequi, interdit pour obscénité.

La plupart des autres films d'intérêt homosexuel qui sont visibles sur les écrans italiens ont déjà été signalés aux lecteurs d'*Arcadie : Un flic* de Jean-Pierre Melville (titre italien : *Notte sulla città*), *Cabaret, Piège à pédales* (titre italien : *Obiettori di coscienza per motivi sessuali*), *Le rempart des béguines* (titre italien : *Gli amori impossibili*).

A signaler encore *Un Tranquillo week-end di paura* de John Boorman (titre original : *Delivrance*), avec John Voigt, et *Glory Boy*, de Edwin Sherin, deux films qui nous intéressent en partie. Dans le pire genre porno, un affreux film allemand dont le titre italien est *Inchiesta d'un procuratore della Repubblica su un albergo di tolleranza*, où l'homosexualité apparaît sous son aspect le plus conventionnel et le plus antipathique.

Enfin, en attendant le film de Visconti sur Louis II de Bavière, on peut voir un autre film sur le même thème intitulé *Ludwig II, Requiem pour un jeune roi* de Hans Jurgen Syberberg, extrêmement explicite en ce qui concerne la vie sexuelle de l'infortuné souverain.

THEATRE ET BALLET

La saison théâtrale italienne est un peu moins médiocre que d'habitude : la chose est assez rare pour qu'on y insiste.

La Commedia Cauteriana, que joue la Compagnie du Théâtre Belli, est un texte « goliard » du XVI^e^ siècle qui

raconte l'histoire d'un mari qui, tout autant que sa femme, aime la compagnie et les charmes des jeunes gens complaisants. La femme, délaissée, se console avec un amant vigoureux mais le mari se venge en lui enfonçant au bon endroit... un tisonnier chauffé au rouge (1).

Dans *Le Vocazioni Sbagliate* (*Les vocations manquées*) de Carlo Terron (Teatro della Regione Veneta) on voit, entre autres personnages qui ont raté leur vie, un jeune homme qui se fait entretenir par de riches amis.

Particulièrement intéressante du point de vue homosexuel est la pièce de Ricardo Reim et Dacia Maraini *Ragazzo e Ragazzo* (*Garçon et Garçon*), qui met en scène un jeune homophile qui abandonne son ami pour se marier et réintégrer la « normalité » bourgeoise. Mais on ne peut trahir impunément sa nature, et le jeune marié retourne à l'amour masculin. La morale explicite de la pièce est qu'il faut être soi-même et accepter de vivre selon sa nature : message pas trop souvent transmis au grand public, il faut l'avouer !

Dans un tout autre genre, il faut signaler la version scénique des *Cent vingts journées de Sodome* de Sade, que joue un théâtre « underground » de Rome.

Pour terminer cette rubrique, nous citerons un ballet, *Monumento per un ragazzo defunto* (d'après un poème de Hans Lodeizen), dansé à l'Opéra de Rome par la troupe du *Nationale Ballet* d'Amsterdam. On y voit un jeune homme qui se découvre homosexuel et se rend compte peu à peu de ce que signifie son goût sexuel aux yeux de la société et de ses parents. Plaidoyer pour la liberté et la compréhension auquel le patronage officiel de l'Ambassade des Pays-Bas ne peut que donner un relief particulier et... inattendu !

EXPOSITIONS

A la douzième exposition romaine du peintre autrichien Jack Frankfurter, fixé depuis longtemps en Italie, les sujets principaux de la plupart des tableaux sont des jeunes garçons nus, traités dans un style réaliste — fantastique sur fond de décor classicisant.

---

(1) On voit que cette petite gâterie n'était pas le privilège des rois d'Angleterre, comme pourrait le faire croire l'histoire d'Edouard II qui a tant fasciné le brave public de la télévision française grâce aux *Rois maudits !*

Toute différente, mais d'inspiration également homo-érotique, l'œuvre d'Agostino Raff, récemment exposée à la galerie romaine *Due Mondi*, consiste en peintures figuratives dont les héros nus, baignés d'un climat d'érotisme agressif, sont placés sur des paysages sans fond ou sur de complexes collages.

CHRONIQUE

Comme d'habitude, l'essentiel de notre chronique nous sera fourni par l'abondance, l'incroyable abondance, d'articles concernant l'homosexualité dans la presse périodique italienne.

Tout d'abord, les revues « spécialisées » : *Homo*, *Fuori*, *Con noi*.

Homo est en plein boom : Il s'agit d'une revue de caractère indéniablement commercial, avec beaucoup de photos de nus intégraux — et, chose étonnante, sans ennuis avec la justice ; mais la mise en page est excellente et on y trouve d'excellents et intéressants articles.

Fuori, en revanche, semble avoir des ennuis d'argent, après la publication de son N° 5.

Con noi, un nouveau mensuel, est de caractère assez neuf, aussi bien du point de vue de la forme que du contenu ; on y voit quelques nus féminins, mais l'ensemble de la revue est nettement homosexuel.

Les autres revues de caractère « sexy » que nous connaissons bien, *OS*, *Men*, *Playmen*, continuent à publier de nombreux et intéressants articles à notre sujet et en notre faveur.

Ce n'est pourtant pas le cas d'un article de F. d'Osio intitulé *L'altra parte* (« *L'autre côté* ») paru dans *Playmen*, qui fait état de récentes études psychanalytiques selon lesquelles il existerait un lien entre l'homosexualité d'une part et la schizophrénie, l'alcoolisme et la toxicomanie d'autre part (!).

Mais en général les articles de ces revues sont objectifs et bien documentés. Ainsi, dans *Men*, des articles sur *Angel* et *Call boy* — les deux pièces jouées à Paris et dont *Arcadie* a rendu compte —, sur les films homophiles américains, sur la morale sexuelle du XIX^e^ siècle (beaucoup moins austère et puritaine qu'on ne se l'imagine communément, comme le prouve la réaction du poète Vicenzo Monti qui,

trouvant un de ses amis couché avec un garçon, n'en manifestait ni surprise ni indignation), sur Louis II de Bavière et le film de Visconti... Dans *Men* encore, un interview de la romancière Dacia Maraini qui répond ceci à une question sur l'homosexualité : « L'amour entre hommes a toujours existé. Certaines sociétés l'ont interdit plus ou moins sévèrement, en général parce qu'il gêne la reproduction de l'espèce et que la société a besoin de bras pour travailler la terre et pour faire la guerre. Aujourd'hui que la population est trop nombreuse, la société devrait admettre l'homosexualité avec plus de compréhension... Le concept de normalité s'est élargi à notre époque au point de devenir imprécis. » Que demander de mieux ? Et la chanteuse populaire Patty Pravo, interrogée sur la même question, répond : « Je pense que chacun doit être libre. La vie est tellement grise et moche qu'on s'amuse comme on peut, pourvu qu'on y prenne plaisir et qu'on se change les idées... »

Toujours dans *Men*, un récit (un de plus) d'expédition ethnologique en Afrique centro-orientale pour y étudier les mœurs des peuples locaux. Eh bien, il paraît que les Lango ont totalement institutionnalisé l'homosexualité et que certains hommes s'y habillent en femmes... Comme le dit le proverbe, décidément le monde est bien petit !

Parmi les études publiées par *Men*, une des plus intéressantes concerne la Mafia, revenue à la mode ces derniers temps grâce au cinéma et au roman. Il ressort de cette étude que les Mafiosi sont pour la Virilité avec un grand V. Aux yeux de l' « Honorable Société », tout homme qui pratique l'amour en dehors des « règles naturelles » est un « homme de merde ». Etre qualifié de *garrusu* (homosexuel en dialecte sicilien) équivaut, pour un membre de la Mafia, à une véritable condamnation à mort : personne ne lui adresse plus la parole. L'article de *Men* cite, pour illustrer cette mentalité, deux anecdotes absolument hallucinantes. La première est celle d'un jeune Calabrais de dix-huit ans qui, après avoir fait semblant d'accepter les avances d'un touriste américain, lui déchargea son revolver dans le ventre par peur de pouvoir être soupçonné de lui avoir cédé. La seconde est celle d'un autre garçon qui, ayant fait à la police des révélations sur la Mafia et mis en prison pour le protéger de la « Société », tua à coups de couteau, dans sa cellule, un détenu calabrais soupçonné par lui d'être homosexuel : il n'avait pas pu supporter que l'un de ses compa-

triotes devînt un « homme de merde » ! Décidément la Mafia est une chose encore plus immonde que nous ne le pensions...

Pour en revenir à *Playmen :* Emmanuelle Arsan, auteur de célèbres romans super-érotiques, y développe la thèse que l'amour n'existe pas et que l'acte sexuel doit être exécuté avec le plus de partenaires différents possible — citant, à l'appui, l'opinion du philosophe grec Héraclite : « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. » Pour Mme Arsan, « l'éternité, ce n'est pas ce qui dure, mais ce qui abolit la durée. L'érotisme consiste à percevoir l'éternité de l'instant ». Personnellement, nous ne sommes pas de l'avis de la romancière; mais peut-être est-ce une philosophie de cet ordre qui explique pourquoi certains de nos amis changent de partenaires toutes les nuits ?

Venons-en maintenant à la « grande presse » : *ABC, Corriere della Sera, Corriere d'Informazione, Européo* et autres. Là aussi, la récolte d'intérêt arcadien est abondante.

ABC nous apprend qu'un peintre italien, Augusto Bellotto, vainqueur du prix organisé par la Croix Rouge Internationale avec un tableau sur le Biafra, a décoré une église neuve d'Amsterdam de fresques représentant des homosexuels et des lesbiennes tendrement enlacés ! Le même hebdomadaire raconte la visite du Révérend Troy Perry en Italie (au cours du même voyage où il parla au Club d'*Arcadie*) et relate ses efforts pour obtenir une audience de Paul VI ; mais on ne nous dit pas si ses efforts furent couronnés de succès (2) ! *ABC* a également consacré un compte rendu au *Rapport contre la normalité.*

Le Corriere della Sera est le plus grand quotidien italin, qui touche un immense public. Intéressant est donc le fait qu'il consacre régulièrement des articles bien documentés et objectifs à notre sujet : ainsi, au cours des dernières semaines, un reportage sur le *Gay Liberation Front* des Etats-Unis, un autre sur l'homosexualité en Angleterre, et une étude sur des lettres de Proust, dont celle-ci, adressée à son camarade de lycée Jacques Bizet (le petit-fils du compositeur Georges Bizet) qui avait repoussé ses avances amoureuses (3) : « Le cœur — ou le corps — a ses

(2) Ils ne le furent pas (Note du traducteur).

(3) Nous donnons ici la traduction française du texte italien. Que les fervents de Proust nous pardonnent ! Mais nous n'avons pas sous la main le texte original. (Note du traducteur.)

raisons que la raison ne connaît pas. J'accepte donc, avec admiration pour toi (je veux dire pour ton esprit et non pour le fait que tu me refuses), mais avec tristesse, le jeu superbe et cruel auquel tu me condamnes. »

Toujours dans le *Corriere della Sera*, cette opinion exprimée par le grand journaliste Indro Montanelli : « Plus ridicules encore que les comités de défense de la famille sont ceux qui réclament sa ruine : par exemple, ceux qui voudraient que l'Etat légalise le mariage entre homosexuels. Poursuivis par une vision génitale de la vie, donc réduits à un stade infantile, ils suscitent le mépris de l'homme adulte et responsable, qui a certes le droit de trouver son propre salut de la façon qui lui convient, mais aussi le devoir de ne pas refuser ce même droit aux autres, à condition de ne pas exiger que la collectivité donne un statut légal à tous les goûts minoritaires... » Dans un autre article, le même Montanelli constate que l'homophilie peut donner naissance à des œuvres d'art véritables et, citant des poèmes d'inspiration homophile de Giovanni Testori, il ajoute : « Ces vers sont parmi les plus beaux que j'aie jamais lus, et je les ferais volontiers apprendre par cœur à ma petite fille si j'en avais une. »

Interrogé sur le thème de la « luxure », l'écrivain Umberto Simonetta répond : « Je ne refuse aucun contact. Je trouve tout logique. Je ne déteste que la luxure programmée, le manque d'imprévu.... Il y a des gens qui disent : Ceci, ou cela, je ne l'ai jamais fait. Moi, non. Tout ce qui réussit à me sortir un peu de la monotonie sexuelle est le bienvenu... »

Du *Corriere della Sera* encore : une enquête sur les thèmes préférés des romanciers en quête d'éditeur ; il paraît que les confessions homosexuelles viennent au deuxième rang !

A propos de la biographie de Virginia Woolf écrite par sa nièce, il est question de l'homosexualité « plus ou moins avouée ou dissimulée » de la plupart des hommes de sa famille, et du fait que l'écrivain Lytton Strachey, un moment fiancé avec Virginia, aurait préféré épouser son jeune frère Adrian...

Le *Corriere*, commentant l'interdiction d'Aznavour *Comme ils disent* à la radio italienne, y voit une nouvelle preuve de pruderie crétine de notre R.T.I. Mais la *Gazzetta del Mezzogiorno* (le grand quotidien du Sud) approuve la

mesure d'interdiction, au nom de la morale. La vertu serait-elle donc affaire de latitude ?

Le *Corriere d'Informazione*, qui est l'édition du soir du *Corriere della Sera*, raconte une histoire bien amusante : celle d'une équipe italienne de judo qui, étant allée au Japon pour y disputer un championnat, y fut l'objet d'attentions... particulières, et insistantes, de la part des sportifs locaux ! On télégraphia à Rome pour demander des instructions. Réponse : « Résistez. » Mais l'attaque se précisant, il fallut retélégraphier en Italie, et cette fois l'ordre vint : « Rentrez. » Commentaire du *Corriere* : « Le Ministre de la Jeunesse n'a pas décoré les cinq jeunes italiens qui ont si bien défendu leur vertu en terre lointaine. S'il le faisait, sans doute se ferait-il taper sur les doigts par d'autres ministres, qui auraient plutôt de la sympathie pour l'insistance montrée par leurs admirateurs japonais... »

L'Européo, hebdomadaire de large diffusion, affirme que « la propagande contre toute espèce de relation amoureuse est déplorable et devrait être interdite ».

Et, pour finir cette revue de presse, deux nouveautés de taille : deux revues catholiques, l'une destinée au clergé, *Vita Consacrata*, l'autre au grand public, *IDOC*, font un pas dans notre direction, *Vita Consacrata* en parlant des « amitiés particulières » dans les monastères (!), *IDOC* en consacrant douze pages à un article sur l'homosexualité d'Herman Van de Spijker, avec préface du P. Vittorino Joannes. Il serait à souhaiter qu'*Arcadie* demande et obtienne le droit de reproduire en traduction cet article d'une exceptionnelle densité.

Maintenant, avant de terminer ces *Nouvelles*, quelques miettes ramassées au hasard de l'actualité...

Les lecteurs d'*Arcadie* se rappellent l' « affaire Lavorini » dont nous avions parlé en son temps : un jeune homme trouvé assassiné près de Viareggio, ce qui avait donné lieu à une chasse éperdue aux homosexuels. Eh bien, après deux ans d'enquête, la vérité nous est révélée : le malheureux garçon avait été violé, volé et tué par une bande de jeunes membres du Front Royaliste de Viareggio. Un rude coup pour les bien-pensants !

La vogue des nus masculins pour la publicité continue et prend des proportions inouïes. A Rome, rue Borgognona — en plein centre élégant de la ville —, un magasin de vêtements d'hommes expose d'immenses photos

d'hommes nus, de face. Il y a quelques années, le magasin aurait été fermé par ordre de justice ; aujourd'hui, la chose passe quasi inaperçue... Une mousse pour le bain a pour emblème un homme nu dans sa baignoire...

La revue de mode *Uomo Vogue* (surnommée Homo Vogue) montre trois hommes en pantalons ultra-collants qui semblent s'entre-sodomiser, ou encore quatre hommes collés les uns contre les autres, le tout comme publicité pour des pantalons...

Et à Milan (peut-être aussi dans d'autres villes) on commence à voir dans les kiosques les revues homo-porno américaines. On n'arrête pas le progrès !

MAURIZIO BELLOTTI.

JEAN-LOUIS BORY

MA MOITIÉ D'ORANGE

« Un livre lucide et courageux »

Ed. Julliard — 128 p. — 16 F

SOMERSET MAUGHAM ET SON AMI

par André-Michel CALAS.

Le 29 décembre 1962 la haute société londonienne apprenait avec stupeur que l'illustre romancier Somerset Maugham avait annulé, devant le tribunal de Nice, la donation qu'il avait faite à Lady Hope, considérée comme sa fille. Cette donation était évaluée à dix millions de francs (nouveaux). Elle comprenait sa splendide villa La Mauresque à Saint-Jean-Cap-Ferrat, valant 5 millions, et neuf des plus beaux tableaux de sa prodigieuse collection. Que s'était-il passé ?

Somerset Maugham vivait depuis quarante ans avec son ami Alan Searle qui lui servait aussi de secrétaire et dont il a écrit : « C'est le seul être qui ait eu pitié de moi et qui ait consenti à partager ma solitude », tâche qui n'était pas toujours facile car Somerset Maugham avait pris, en vieillissant, un très mauvais caractère. Dans son implacable biographie du romancier, Beverly Nichols qui les connut bien tous deux a dit : « Alan Searle est une sorte de saint. L'amitié que le maître lui vouait restait l'une des meilleures choses de sa vie. »

Bien avant sa mort, Somerset Maugham avait rédigé son testament et légué à Alan Searle une bonne part de sa fortune, estimée à 2 millions de livres (soit à l'époque quelque 2 milliards 700 millions de francs anciens). Le vieil écrivain craignait-il qu'après sa disparition les clauses de son testament ne fussent pas respectées ? En tout cas, il prit coup sur coup plusieurs décisions qui parurent à certains machiavéliques, Le 29 septembre 1961, les 46 toiles de sa collection (des Renoir, des Gauguin, des Picasso, des Matisse) quittent La Mauresque dans une voiture blindée, escortée de policiers et sont transportées dans une banque de Marseille. Le maître déclare : « Il y a trop de vols sur la côte. Je les mets en lieu sûr. »

Le 2 octobre 1961, il regagne Londres après un exil de

trente-trois ans passé sur la Côte d'Azur et le *Daily Mail* annonce : « Le maître vient terminer ses jours en Angleterre. » Ses tableaux l'y rejoignent. Le 10 avril 1962, ils sont mis en vente aux enchères à Sotheby. Ils rapportent 523 000 livres, près de 700 millions d'anciens francs ; un seul Picasso atteint 80 000 livres. Lady Hope fait opposition à la vente de neuf toiles et fait bloquer 280 000 livres.

Furieux, Somerset Maugham prend une double décision : 1° Il annonce la publication de ses *Mémoires*, bien qu'il eût jadis promis à sa fille qu'elles ne paraîtraient jamais de son vivant. 2° Il entreprend en France une procédure par laquelle il adopte comme fils son ami Alan Searle. Il fallait pour cela qu'il n'eût pas d'enfant légitime. Il révèle alors que Lady Hope n'est pas sa fille mais l'enfant de sa femme. L'adoption d'Alan est décidée par le tribunal de Nice le 7 juin 1962. Lady Hope contre-attaque aussitôt. Au mois d'août 1963 la Cour d'Appel d'Aix-en-Provence déclare que Lady Hope a bien la qualité de fille légitime et annule en conséquence l'adoption d'Alan Searle.

La première menace de Somerset Maugham n'avait pas été vaine. Le 9 septembre 1962, le *Sunday Express* publie ses « Mémoires » sous le titre *Looking Back*. Il n'y ménage pas Syrie, sa femme, la mère de Lady Hope : « Elle était entrée, écrit-il, dans la société que les Français appellent délicatement la haute galanterie. » Et beaucoup d'autres choses pas très flatteuses : « C'est, a écrit le critique Nichols, la tache la plus noire qu'un grand écrivain ait faite sur le manuscrit de sa vie. »

Finalement, il y eut un arrangement entre les parties. Un communiqué laconique annonça : « M. Somerset Maugham et Lady Hope sont heureux de faire savoir que le différend qui les opposait a été réglé. » Elle renonça à l'héritage et reçut en donation la fameuse villa La Mauresque, ainsi qu'une pension prélevée sur la fortune de son père. Alan Searle hérita de 50 000 livres et de ses droits d'auteur qui sont énormes (280 000 F par an).

Cette fortune considérable avait finalement empoisonné les dernières années de la vie de Somerset Maugham et provoqué ses ultimes colères : « Chaque soir, lorsque je souhaite le bonsoir à Alan Searle qui fut mon compagnon durant quarante ans, je lui demande de prier pour que je ne me réveille plus. La mort me tend la main et sa main est plus chaude que la mienne. Il y a des moments où j'aspire

tant à la mort que mon pouls bat plus vite et que je voudrais courir à sa rencontre comme vers celle d'une amante. La pensée de la mort m'emplit alors du même frisson d'émotion qu'autrefois le fait de me sentir vivre. »

Sourd, presque aveugle, veillé par Alan, il s'éteignit le 16 décembre 1965. Il allait avoir quatre-vingt-douze ans. Ainsi qu'il l'avait souhaité ses cendres furent transportées en Angleterre et placées sous les pelouses du King's School où il avait passé son enfance malheureuse et pauvre.

Le drame de sa vie :
bègue.

Somerset Maugham est orphelin très tôt. Il a huit ans quand sa mère meurt tuberculeuse ; deux ans plus tard son père, conseiller juridique à l'Ambassade de Grande-Bretagne à Paris, est emporté par un cancer. Il quitte Paris où il est né, le 27 janvier 1874, pour l'Angleterre ; à Whistable, son oncle est vicaire anglican mais trop âgé pour le supporter et pour le comprendre. Il est placé comme interne au King's School de Cantorbery. Ses camarades se moquent de son mauvais accent (il parle mieux le français que l'anglais) et surtout de son bégaiement. Ses années de collège sont terribles. Il les racontera en les romançant dans *Of human bondage*, paru en France sous le titre *Servitude humaine*, où il a transposé son infirmité en celle d'un enfant qui souffre d'un pied bot.

Il commence ses études de médecine pour complaire à son oncle, devient médecin de quartier et publie son premier roman *Liza of Lambeth* qui connaît un succès médiocre. Il abandonne la médecine pour la littérature et accepte la pauvreté :

— J'ai trop peiné durant ces années, les plus belles de la vie, afin de ne pas mourir de faim. Je n'ai connu l'aisance et la richesse que lorsque la meilleure partie de moi était morte.

Son premier roman, en effet, ne lui rapporta que vingt livres.

C'est le théâtre qui le sauva de la misère.

— Que veut le public ? a-t-il confessé, une pièce vivante qui le fasse rire, qui soit sentimentale et qui le repose ? que veut un directeur de théâtre : remplir ses caisses. Pour cela il faut une vedette et pour elle, un rôle à sa mesure.

Il avait trouvé une bonne recette pour faire des pièces à succès. La première, *Lady Frederick*, tint l'affiche durant

422 représentations. Bientôt, il eut quatre pièces jouées en même temps sur les scènes de Londres, honneur qui n'était arrivé qu'à Shakespeare et à Oscar Wilde.

Il a une passion, celle des voyages. Les revenus de ses pièces lui permettent de la satisfaire :

— Je voyagerai jusqu'au jour où la paralysie me clouera sur une chaise. Et encore, je la choisirai roulante pour voyager encore.

Il fait le tour de la terre plusieurs fois. Il emmène d'abord avec lui un jeune Américain, Gérald Haxton :

— Grâce à sa vitalité et sa bonne humour, a-t-il raconté, Gérald connaissait tout le monde à bord. Sans lui je n'aurais jamais obtenu durant notre voyage la matière qui me permit d'écrire les nouvelles que je publiai plus tard sous le titre *The trembling of a Leaf*. Par la suite, je partis tous les ans avec Gérald comme compagnon de voyage.

Gérald est mort à New York vers la fin de la guerre ; il avait alors cinquante-deux ans : « Il buvait, il jouait. a écrit en guise d'éloge funèbre, Somerset Maugham, mais il avait ses mérites. Il débordait de vie. Il était toujours prêt à entreprendre l'aventure. C'était un bricoleur et un excellent cuisinier ! »

Bien que tout le monde en Angleterre connût la vie privée de Somerset Maugham, il ne permettait jamais qu'on y fît allusion ni ne voulait en société parler de la liberté sexuelle. Un jour que l'archevêque de Cantorbury avait pris une position courageuse à ce sujet, un ami, Arthur Jeffress, demanda à l'écrivain s'il allait lui aussi entreprendre une croisade, Somerset Maugham, blème de colère, repoussa son verre de brandy, jeta sa cigarette dans la cheminée, quitta la pièce et n'adressa jamais plus la parole à Jeffress.

C'était sa manière d'être très Anglais. On ne parle pas de... certaines choses.

Pourtant c'est pour une affaire de mœurs, survenue à son ami Gérald, que Maugham quitta l'Angleterre et se fixa en France. Gérald provoqua un scandale dans un hôtel de Covent Garden. Il fut traîné devant les tribunaux mais acquitté; pourtant il fut déclaré indésirable en Angleterre. Il était en effet citoyen Américain. Il dut quitter Londres. Somerset Maugham le suivit pour ne pas être séparé de lui et acheta une villa sur la Côte d'Azur.

Plus tard, il fit la connaissance d'Alan Searle qui était

alors un très jeune homme. C'était un garçon doux, fidèle, à la fois porte-parole de l'écrivain, factotum et finalement garde-malade. « Avec Gérald, c'était le Mal qui fascinait le Maître, avec Alan c'était le Bien », a écrit Nichols. « Lorsque Maugham fut devenu vieux, les méchantes langues ont prétendu qu'Alan restait auprès de lui à cause de ce qu'il allait tirer de lui mais c'est une calomnie outrageante, car longtemps après que le maître eût assuré son avenir sur le plan financier, Alan resta à son poste jusqu'à la fin. »

Alan vit aujourd'hui en Angleterre. Des amis qui le connaissent m'ont dit qu'il demeurait inconsolable. Sa vie entière, il l'a passée dans l'ombre le plus spirituel, le plus doué et... le plus acariâtre de la littérature anglaise.

Un humour très anglais.

Les mots de Somerset Maugham, dans les salons comme sur les scènes de théâtres sont innombrables. Il recevait un jour le milliardaire suédois Ivar Kruger que l'on surnommait « le roi des allumettes », celui qui devait se suicider plus tard en se jetant d'un avion. Dans son salon, Kruger s'efforçait d'allumer un cigare avec un briquet d'argent magnifique mais qui fonctionnait mal. Somerset Maugham alla vers lui et lui donna du feu, en ajoutant : « Mon cher ami, il paraît qu'il vous manque une allumette. » Il avait épousé sur le tard une femme, Syrie Barnardo, dont il divorça vite et qui s'installa comme antiquaire à Londres :

— Je ne pourrais supporter de voir ce que fait ma femme, aimait-il dire, elle est certainement à genoux devant une millionnaire américaine pour lui vendre un pot de chambre.

En quittant New York en 1946 pour rejoindre le Sud de la France, il lut l'article nécrologique que le *New York Herald Tribune* tenait prêt au cas où il mourrait subitement (les journaux préparent ainsi des articles sur tous les vieillards célèbres) :

— Je trouve cet article bien froid, dit-il, trop froid pour un mort.

Une autre fois, alors qu'il était hospitalisé dans une clinique, une amie lui demanda si elle devait lui apporter des fleurs ou des fruits :

— Pour les fleurs, c'est trop tôt, répondit-il, pour les fruits, c'est trop tard !

Mais dans la vie, son humour devenait parfois grinçant et de mauvais goût. Un ami lui apprit que son ancienne femme était malade et lui suggéra de lui envoyer ses fleurs préférées, les camélias :

— Avec les 3 000 livres de pension que je lui verse par an, si elle ne peut pas s'acheter elle-même ses camélias, elle n'a qu'à changer de fleuriste.

Pendant la guerre de 14-18, il fut agent secret de l'Intelligence Service en Russie et en 1943 chargé de la Propagande aux Etats-Unis, mais il allait partout en répétant que la propagande n'a jamais servi à rien.

Ses romans, ses pièces de théâtre et surtout les films qu'on tira de ses livres lui rapportèrent une fortune qu'il plaça surtout en tableaux car il avait la passion de la peinture moderne. Il y eut un certain mérite car il acheta, il y a cinquante ans, des toiles d'artistes encore mal connus comme Gauguin ou Picasso. Il a publié un article dans lequel il a expliqué que ses peintures lui avaient donné cinquante ans de joie. Vers la fin de sa vie Zanuck, président de la Fox, voulut lui offrir un cadeau pour des dialogues de film. Un étui en or ? une voiture ? il avait tout. Il voulut encore un tableau de peinture, il alla dans la plus chère Galerie de New York et choisit un Matisse... payable par la Fox.

Malgré le luxe, la fortune, malgré l'amitié d'Alan, l'existence lui paraissait de plus en plus amère :

— Je n'ai plus envie d'écrire. J'ai tout connu... mais la mort ne veut pas venir. A quatre-vingt-dix ans, fêtant son anniversaire, il dit tristement : « Un autre anniversaire, quel ennui ! » Le ciel l'exauça. Il n'en connut qu'un autre ; l'ultime anniversaire.

ANDRÉ-MICHEL CALAS.

SEXUALITÉ ET REPRODUCTION

par LUCIEN FARRE.

— IV —

Sommes-nous arrivés à montrer que la fonction génitale et la fonction sexuelle ne sont pas une seule et même fonction, mais deux fonctions différentes l'une de l'autre ? Et que, même quand elles s'exercent par l'intermédiaire d'un seul et même organe, elles peuvent toujours être différenciées.

Et cependant... et cependant, le problème est bien plus complexe que nous ne l'avons laissé entendre, et peut-être, toutes ces différences que nous avons pris tant de peine à mettre en évidence sont-elles plus apparentes que réelles.

Beaucoup plus complexe que nous ne l'avons montré ici est la fonction sexuelle. Et beaucoup plus complexe aussi la fonction génitale.

Laisser le lecteur s'arrêter sur les idées un peu simplettes que j'ai données de ces deux fonctions dans les trois premiers chapitres serait le tromper gravement. Peut-être ce qui va suivre paraîtra-t-il un peu aride. Mais je pense qu'il n'est pas inutile de le lire, ne serait-ce que pour comprendre non seulement la complexité des problèmes biologiques en général mais surtout comment il se fait que chaque homme est ce qu'il est.

Nous voilà donc forcé d'introduire, pour la bonne compréhension de la suite de notre ouvrage, trois nouveaux mots, trois nouvelles notions qui demandent des définitions.

Ces trois nouvelles notions peuvent être comparées aux trois plans sur lesquels on peut projeter l'être humain pour mieux l'étudier :

— Un plan psychique.

(1) Voir *Arcadie* n°* 218-222-223-224-226-228-231.

— Un plan physique.
— Un plan temporel.

Au plan psychique correspond la psyché. La psyché est cette chose inconnue qui nous permet de ressentir, de souffrir, de comprendre, d'aimer. Elle paraît intérieure à nous, mais il n'est rien de moins sûr. Certains la logent dans le cerveau, mais peut-être le cerveau n'est-il qu'un moyen comme le poste de TV pour capter des ondes venues d'ailleurs, mais on ne sait pas d'où. Quoi qu'il en soit, elle intéresse au premier chef la sexualité, parce que sans elle, la sexualité se dessèche en érotisme. Elle intéresse autant la reproduction, parce que sans elle on ne comprendrait pas davantage l'amour qui unit une mère à son enfant, longtemps après qu'il n'a plus besoin d'elle pour survivre.

Au plan physique correspond le soma, c'est-à-dire le corps. Tout le corps, tout ce qui fait qu'un homme est un homme et non pas un cheval ou une tortue. Le soma intéresse la psyché, parce que lorsqu'on aime quelqu'un c'est d'abord à travers, ou par l'intermédiaire de son corps. Or ce corps comprend aussi le cerveau, que ce dernier soit ou ne soit pas le siège de la psyché (mais sans la psyché) et ce soma comprend aussi — et cela nous intéresse — les glandes génitales, les organes génitaux tout autant que les glandes et les organes sexuels.

Les organes génitaux et les organes sexuels font partie du soma. Si cela paraît tout à fait normal pour les organes et la fonction sexuels, cela paraît rapidement paradoxal pour les organes et la fonction génitale. En effet, le soma comprend bien les organes génitaux et la fonction génitale, *mais sans les cellules reproductrices.*

Et c'est assez extraordinaire de s'apercevoir que les organes génitaux — que nous avons eu tellement de peine de distinguer des organes sexuels — que ces organes génitaux ne comprennent pas les cellules reproductrices ! Car lesdites cellules reproductrices font partie d'un autre plan, aussi nettement séparé du plan somatique que le plan du soma peut être séparé du plan de la psyché.

Or c'est précisément ces cellules reproductrices (appelées ovules chez la femme, spermatozoïdes chez l'homme) *et elles seules qui forment le germen,* c'est-à-dire la projection de l'être humain dans le temps, c'est-à-dire son étude en tant qu'espèce et non plus en temps qu'individu. *Le germen est encore appelé lignée germinale.* Il constitue le passage de l'homme individu à l'homme-maillon-de-la-

chaîne-de-l'évolution, de l'homme temporel circonscrit entre sa vie et sa mort à l'homme intemporel qui projette sa semence dans un avenir inconnu.

Et ceci est très important. On ne peut pas bien comprendre les différences entre deux fonctions, si on ne connaît pas d'abord et tout aussi bien leurs analogies, leurs points communs. Or le point commun entre la fonction sexuelle et la fonction génitale est le soma. Le soma est à l'origine de ces deux fonctions, alors que le germen est à l'origine de la fonction reproductrice. Et quelle que soit l'intimité des rapports entre les cellules reproductrices et les organes génitaux, il faut admettre qu'ils sont d'origine totalement différente.

Ainsi la fonction sexuelle déjà séparée de la fonction génitale, alors qu'elles ont toutes deux la même origine : le soma se trouve encore plus séparé de la fonction de reproduction parce que là l'origine même est différente, la sexualité appartenant au soma et la reproduction appartenant au germen.

*
**

Si l'on veut comprendre la biologie, il faut savoir faire abstraction de toute logique !

En effet, ce n'est pas le germen qui va façonner les organes génitaux dont il a besoin pour permettre à deux cellules reproductrices de genre opposé à se rencontrer. C'est la fonction sexuelle qui va le faire, elle qui évolue, nous le verrons plus tard, dans le sens diamétralement opposé de la reproduction. Et elle va façonner ces organes génitaux à partir des organes préexistants d'excrétion urinaire ! ! !

Ce qui signifierait s'il fallait raisonner comme nos contradicteurs qu'il faudrait ranger les organes urinaires parmi les organes de reproduction !

La fonction sexuelle, par l'intermédiaire de ses hormones, va déformer les organes urinaires pour en faire des organes génitaux soit mâles, soit femelles selon que les hormones seront mâles ou femelles.

Et ces organes génitaux seront à leur tour colonisés, parasités par les cellules reproductrices du germen.

Mais, au fait, d'où viennent-elles, ces cellules reproductrices, d'où vient ce germen ?

L'origine du germen va nous être donné par l'étude des premières heures, des premiers jours de la vie embryon-

naire, alors que l'ovule fécondé par le spermatozoïde commence à se diviser en deux, puis en quatre, en huit, en seize, en trente-deux, etc... cellules, jusqu'à devenir une petite sphère pleine, puis creuse qui va enfin s'invaginer.

C'est à ce moment-là déjà que la différenciation entre les cellules qui composent cette petite sphère va se faire entre le soma et le germen, entre la lignée intersticielle ou somatique qui va donner tout le corps et le germen ou lignée germinale qui ne va donner que des cellules reproductrices et elles seules !

Alors, de grâce, quand quelqu'un parlera de sexualité, demandez lui de préciser s'il s'agit de cette sexualité qui forme les organes génitaux à partir des organes urinaires et qui intéresse le soma, ou s'il s'agit de la sexualité qui provoque l'expulsion des cellules reproductrices, et qui intéresse le germen, ou enfin de cette autre sexualité qui par l'intermédiaire de la psyché, s'appelle l'Amour ?

(A suivre.)

LUCIEN FARRE.

ANJA LUNDHOLM

LE VOYEUR

Ed. La Pensée Moderne — 255 p. — 23 F

LOUIS II DE BAVIÈRE

de PIERRE COMBESCOT.

Dans l'abondante littérature consacrée à Louis II de Bavière (1), ce livre récemment paru tient un place honorable. A mi-chemin entre l'ouvrage d'érudition et la biographie romancée, il s'appuie sur une documentation solide et retrace avec exactitude la vie du pauvre « roi des clairs de lune », dont il reconstitue la personnalité de façon très convaincante (2).

L'aspect homosexuel de Louis II est abondamment évoqué dans le livre de M. Combescot, qui cite à ce sujet plusieurs anecdotes des plus précises. Quel progrès par rapport à la romantique biographie de Jacques Bainville, parue en 1900, et même à celle, demeurée classique, de Guy de Pourtalès, qui date de 1928 ! On s'étonne un peu de ne pas voir figurer à la bibliographie de la fin du volume l'excellent **Louis II de Bavière vu par un psychiatre**, du regretté Dr Gilbert Robin, dont nous avions signalé tout l'intérêt lors de sa publication en 1960. Mais, cette lacune mise à part, il est évident que M. Combescot connaît l'essentiel de ce qui a été écrit sur son personnage, et qu'il en a tiré le meilleur parti.

Il faut particulièrement louer le style de ce livre, plein de formules excellentes et de passages d'une très belle venue, sans jamais tomber — que l'auteur en soit remercié ! — dans le jargon à la mode ni dans la grandiloquence.

On ne saurait, mieux qu'il ne l'a fait, replacer Louis II dans le cadre de cette Bavière, de cette Allemagne du XIX[e] siècle, hésitantes entre le romantisme médiéval et l'essor industriel moderne, partagées entre le rêve wagnérien et la réalité bismarckienne (3). La figure du malheureux roi en apparaît plus humaine, plus déchirée, plus

(1) Voir l'article ci-dessus, page 166.

(2) Pierre Combescot : *Louis II de Bavière*. Edition spéciale (24, rue de l'Abbé-Grégoire, 75006 Paris), 1972, in-8°, 270 p. Prix : 25 F.

(3) Un détail en passant (page 206) : en 1881, Louis II ne redoutait certainement pas d'être obligé de faire une visite à la reine Isabelle à Madrid, car elle vivait en exil depuis 1868.

compréhensible aussi. La sympathie évidente de M. Combescot pour son personnage n'offusque à aucun moment sa lucidité, ni son sens de l'humour. Que demander de plus à un biographe ?

Pour les Arcadiens qui n'ont pas déjà dans leur bibliothèque une Vie de Louis II, — et même pour les autres — l'acquisition de ce livre me paraît tout indiquée en ce moment où, grâce à Luchino Visconti les écrans sont pleins de ce romantique et infortuné héros.

MARC DANIEL.

LA SÉDUCTION INACHEVÉE

de ANNE-MARIE HUEBERT.

Le premier petit roman d'une jeune femme de vingt-quatre ans décrit les émois sensuels d'un adolescent, Fabrice, qui, dans une ville d'Alsace, vit dans une maison très bourgeoise avec un père assez lointain et sa sœur ainée, Gabrielle, professeur de danse au Conservatoire de cette ville (1).

Fabrice en est encore à la phase des plaisirs solitaires au son de la musique de Mozart et d'autres plaisirs à deux pris avec un camarade de lycée. Mais il est surtout amoureux de sa sœur et il éprouve un étrange sentiment de jalousie et de fascination pour l'amant de celle-ci, Micha, jeune violoniste, également professeur au Conservatoire. En revanche, il ne s'intéresse pas du tout aux questions politiques et sociales qui agitent la France en 1963.

Anne-Marie Hueber aime beaucoup Thomas Mann et Marcel Proust. On sent l'influence du premier dans l'analyse psychologique de l'ambiguïté sexuelle et de l'alternance des désirs du garçon, et l'influence du second dans certaines phrases très longues et assez subtiles qui rendent bien la complexité des sentiments qui agitent Fabrice, et particulièrement cette sensation aiguë, mélange de douleur et de volupté, d'attirance et de répulsion, qu'éprouvent certains adolescents, face aux problèmes sentimentaux et charnels qui se posent à eux avec violence.

(1) Ed. Le Seuil. Prix : 25 F.

On peut retrouver dans la description des expériences sexuelles de Fabrice, un peu des réactions du jeune héros bourgeois du film de Louis Malle « Le souffle au cœur ».

Mais si dans ce film le jeune garçon finit par coucher avec sa mère, dans ce roman il fait l'amour avec sa sœur, et finalement, à la dernière page, s'apprête à le faire avec le beau Micha qui était autant attiré par le frère que par la sœur, faisant ainsi preuve d'un bel esprit de famille.

L'auteur a su faire passer ces situations scabreuses ainsi que leurs descriptions assez précises, car elles constituent un complément naturel à cette aventure adolescente dans le cadre de la province, comme c'était le cas du film de Louis Malle.

Quelques préciosités proustiennes n'obscurcissent pas le style varié (les jeunes parlent l'argot de leur âge) ce qui contraste avec tant d'auteurs modernes qui font tous leurs efforts pour demeurer incompréhensibles.

Enfin, on sent que l'auteur admet l'homosexualité comme un phénomène sexuel naturel. Ainsi le frère et la sœur discutent de problèmes homosexuels. Il lui demande, d'une voix curieusement insistante : « Mais, à ton avis, c'est un mauvais penchant, ça ? Je veux dire l'homosexualité.

— Comment veux-tu que je le sache ? « Mauvais penchant » ça ne veut rien dire, ça existe, c'est tout... »

RENÉ SORAL.

MICHEL DEL CASTILLO

LE VENT DE LA NUIT

« DES PORTRAITS INOUBLIABLES »

Ed. Julliard — 655 p. — 36 F

YVES NAVARRE

LES LOUKOUMS

« CERTAINS MILIEUX HOMOSEXUELS »

Ed. Flammarion — 30 F

HOTEL DE L'ESPERANCE
15, rue Pascal — PARIS-5e — Tél. : 707-10-99
au QUARTIER LATIN

CHAMBRE à la journée - à la semaine - au mois - avec gaz

HOTEL STAR (avec ascenseur)
87, avenue Emile-Zola — PARIS-15e — Tél. : 828-48-22

HOTEL LAKANAL
9 bis, rue Lakanal — Pars-15e — Tél. : 828-09-13

dirigé par un Arcadien

Amis Arcadiens...

VOTRE ASSUREUR | vie - épargne - auto
retraite - incendie
accidents, etc...

BERNARD GILLES

92, avenue de Paris
94-CHARENTON — Téléphone : 368-26-56

(se rend à domicile sur simple appel téléphonique
dans toute la région parisienne)

SORTEZ DES SENTIERS BATTUS...

par le Train,

La MONTAGNE est à 4 heures de PARIS

FORETS — LACS — SOLEIL — SKI

TERRAINS ET MAISONS DE WEEK-END

depuis 10 000 F - Crédit total

Vente directe sans commission

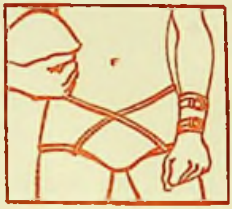
Demi-tarif S.N.C.F.
Aller-retour : 50 F

522-93-89
(13 h - 19 h)

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISERIE



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, PARIS-VI[e]
Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

RAYMOND COUDRAY

CONSEIL IMMOBILIER

VENTE — ACHAT — LOCATIONS — TRAVAUX

Renseignements gracieux aux Arcadiens

Sur rendez-vous : 357-14-20